

Zitierhinweis

Alexandre-Bidon, Danièle: Rezension über: Nicholas Orme, Medieval Schools from Roman Britain to Renaissance England, New Haven [u.a.]: Yale Univ. Press, 2006, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2008, 2 - Histoire médiévale, S. 464-466, DOI: 10.15463/rec.1189724134

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

en revue les entités politiques sous domination des Plantagenêts et y étudie les relations entre princes et évêques.

John Gillingham revisite un manuscrit contenant un obituaire de Richard Cœur de Lion du « collectionneur de Londres », considéré comme sans intérêt et porteur de stéréotypes, pour montrer que ce texte véhicule un fort regret de la perte de la Normandie. Peter Damian-Grint présente Benoît de Sainte-Maure, auteur de la *Chronique des ducs de Normandie* comme traducteur de ses sources latines, historiographe modèle qui ajoute des ornements mais n'invente rien. Les ducs y apparaissent comme des seigneurs exemplaires plus que comme des saints. La littérature didactique du XII^e siècle, spécialement en langue vernaculaire, étudiée par Scott Waugh transmet l'image d'un souverain qui agit avec modération et courtoisie ; ces écrits évoquent plus le comportement du souverain comme modèle que la notion de royauté sacrée. Judith Green décrit les caractéristiques de la cour d'Henri I^{er} et révèle que, déjà florissante, elle préfigure celle des Plantagenêts. La figure intellectuelle de Pierre de Blois retient l'attention d'Egbert Türk dans un questionnement autour de la réussite sociale des intellectuels à l'époque d'Henri II, avec, pour Pierre, les hésitations entre l'*ambitio* et la morale chrétienne. Julie Barrau pose la question du rôle de Jean de Salisbury comme intermédiaire, durant l'exil français de Thomas Becket, entre ce dernier et Louis VII. Enfin, les conclusions ont été réservées à John Baldwin qui met le tout en perspective, en éminent spécialiste des Capétiens.

Au bilan, l'ensemble forme un volume riche, avec quelques textes majeurs, permettant de confronter les points de vue sur de nombreux thèmes de l'histoire du monde plantagenêt. Il est toutefois regrettable que le travail éditorial soit inégal et, en particulier, que les textes des collègues étrangers qui ont fait visiblement l'effort de fournir des contributions en français n'aient pas été revus avec plus d'attention pour en éliminer les scories et alléger le style de certains, quelque peu touffu, alors que le fond en est fort intéressant.

Nicholas Orme

Medieval schools from Roman Britain to Renaissance England

New Haven, Yale University Press, 2006, 430 p. et 92 ill.

Dans ce nouvel ouvrage consacré aux enfants médiévaux et de la Renaissance, Nicholas Orme a fait le pari d'envisager l'enseignement sur la très longue durée. Il a choisi, dès son introduction, de remettre en cause l'image de l'homme médiéval illettré, au sens moderne du terme : ne sachant ni lire ni écrire, le mot *illiteratus* signifiant, au Moyen Âge, ignorant du latin. Il postule donc qu'une « minorité substantielle » des enfants maîtrisaient lecture et écriture, techniques dont ne pouvait en effet faire abstraction le monde du travail.

Le livre est divisé en trois parties : la première, « Les origines », va de l'époque romaine à 1100 ; plus pauvre en informations, elle cumule dates, titres et faits de société ; la deuxième, « Les caractéristiques », étudie le contenu de l'éducation du Moyen Âge classique jusqu'au milieu du XVI^e siècle ; la troisième, de nouveau chronologique, envisage l'historique des établissements scolaires à partir de 1100 et permet de mettre en lumière les avancées de l'instruction au fil des siècles. Dans cette partie, l'auteur a comptabilisé les lieux où ont pu être repérées une ou plusieurs écoles (plus de 350 localités), qu'il a très utilement cartographiées, mettant ainsi en évidence les espaces démunis de toute institution scolaire ainsi que les évolutions : pour les années 600 à 800, peu d'établissements, néanmoins localisés à moins de 100 kilomètres les uns des autres ; pour les années 800 à 1066, une prédominance d'écoles cathédrales et monastiques dans le sud de l'Angleterre ; entre 1100 et 1200, un développement sensible, du sud de l'Angleterre jusqu'à Derby, d'écoles implantées à une trentaine de kilomètres environ les unes des autres, avec, au-delà, des fondations isolées jusqu'à la frontière de l'Écosse ; de 1200 à 1300, une telle multiplication d'établissements géographiquement de plus en plus rapprochés – sans même tenir compte des écoles monastiques qui peuvent encore exister – que l'auteur est contraint de travailler à l'échelle régionale (deux ou trois comtés) ou

par type d'établissements pour que les cartes demeurent lisibles ; enfin, un véritable décollage de la scolarisation dans les années 1480, qui ne doit pas pour autant pousser à minorer l'importance du réseau scolaire auparavant. Sa mise en place et l'essentiel des méthodes d'enseignement du début des Temps modernes découlent de la période médiévale.

En effet, le premier décollage scolaire est bien antérieur : l'auteur, sans pouvoir la quantifier, perçoit une demande accrue d'instruction dès le début du XII^e siècle. Il repère au cours de ce siècle l'émergence du métier de maître d'école, observable à travers le nombre accru de substantifs utilisés pour le qualifier, une bonne dizaine. Signe des temps, autorisation est donnée en maintes occasions, dit l'auteur, qui se fonde sur les archives « manoriales », aux enfants de serfs de pouvoir aller à l'école de l'église ou du monastère voisins. Si le nombre de maîtres est difficile à établir, on sait que chaque bourg en a un, chaque grande ville une douzaine, la capitale deux douzaines ou plus. Les carrières sont longues : même octogénaires, les maîtres continuent d'enseigner. Les écoles de filles tenues par des femmes étaient trop informelles pour avoir laissé dans les archives des traces permettant d'en dresser le panorama. L'auteur observe néanmoins qu'une féminisation du nom du métier peut être observée à partir des années 1330.

La partie la plus intéressante du livre concerne le niveau d'instruction et les méthodes d'enseignement. L'auteur a non seulement mis à profit les statuts d'établissements, leurs règlements et leurs comptabilités, les registres d'inscriptions dans les collèges (dès la fin du XIV^e siècle), mais encore il a minutieusement relevé, dans la littérature, les substantifs qui permettent d'observer les évolutions du niveau d'instruction dans la société médiévale, avec l'apparition du vocabulaire désignant le corps enseignant et la diffusion des mots vernaculaires inspirés de l'enseignement de la grammaire latine. En outre il a effectué le repérage de tous les vestiges encore conservés de l'enseignement médiéval en Angleterre : pour la période la plus ancienne, les témoignages de l'instruction, des tablettes aux inscriptions publiques, montrent tout ce que

l'archéologie et l'épigraphie peuvent apporter à l'histoire de l'éducation ; dans les bibliothèques, le relevé de tous les livres ayant appartenu à des enseignants et des manuscrits à usage scolaire permet à l'auteur de chiffrer les exemplaires subsistants de chaque titre afin de les envisager sous l'angle de leur popularité ; enfin, sur le terrain, les sites scolaires ou universitaires : bon nombre de bâtiments sont encore debout.

Toutes les époques, néanmoins, n'ont pas fourni autant d'informations. Apprendre à lire et à écrire sous la domination romaine, alors que le latin est encore la langue parlée, a laissé relativement peu de traces. Dès le début du IV^e siècle, une autre culture est donnée par les évêchés et monastères, autant de bases avancées du christianisme. N. Orme prend soin de discuter la notion même d'école monastique ; de tels établissements ont pu n'être qu'épisodiques, réactivés au moment de l'admission d'un oblat, ou ne concerner que quelques rares élèves. L'auteur montre la survivance de l'étude des auteurs antiques (Ovide, Virgile...), le choix pérenne d'un enseignement séparé de la lecture, du chant et de l'écriture ; il relève le recours constant à la versification, un procédé mnémotechnique utile, et, dès le VII^e siècle, à la langue vernaculaire, véritable originalité de l'Angleterre médiévale. L'apprentissage du latin se fait grâce à des manuels privilégiant le dialogue, par des jeux de questions réponses, mais dont la forme même nous semble disposer à l'acquisition du vocabulaire plutôt que de la langue courante : si les questions magistrales sont composées en phrases complètes, les réponses des élèves, laconiques, consistent le plus souvent en l'émission d'un ou de plusieurs substantifs, sans verbe ni complément. On pressent, à lire l'auteur, une technique d'apprentissage imitée de celui de la langue maternelle.

Entre 800 et 1100, l'instruction se fait donc à la fois en anglais et en latin. Avec les Normands, s'y ajoute durablement le français ; pas n'importe lequel : le « doux françois de Paris ». Ce n'est pas un des moindres intérêts du livre que de voir évoluer la pratique du français tout au long du Moyen Âge anglais : sa diffusion dans les milieux marchands entre 1200 et 1400, ses manuels scolaires qui appren-

nent aux enfants comment l'épeler et le prononcer, l'art de distinguer entre eux les *differentia*, les homonymes, son abâtardissement dès la fin du XII^e siècle, quand ce langage est appelé, par ironie, « *Marlborough french* ». Le français, encore au début du XIV^e siècle, est une langue universitaire et un marqueur social. Il recule pendant la guerre de Cent Ans : dès les années 1380, la langue française n'est plus familière aux écoliers anglais. Paradoxalement, néanmoins, le conflit a contribué à la garder vivace jusqu'au milieu du XV^e siècle : mieux vaut comprendre ce que dit ou écrit l'ennemi. La renaissance de l'anglais comme langue scolaire, concomitante, se lit à la multiplication dans la littérature des mots anglais issus du vocabulaire des grammairiens : pluriel, singulier, adjectif...

L'étude des techniques d'acquisition de la lecture et du savoir constitue un des points forts de l'ouvrage. On apprend à lire à l'école, mais aussi dans les églises, sur les livres de chœur, sur des carreaux de terre cuite, des séquences alphabétiques inscrites dans les marges de manuscrits comme sur les murs des édifices du culte. L'auteur excelle dans l'analyse des méthodes pédagogiques : approche du syllabaire, de la lecture du français, des modes de traduction, par sous-titres ou colonnes bilingues, juxtaposées, puis de la grammaire latine. En évaluant le contenu des livres scolaires, il constate d'intéressantes évolutions : après une normalisation des comportements dans les traités de civilité, dès la fin du XII^e siècle, les motifs moraux sont accentués après 1300 et l'écolier entre dans l'ère du péché.

N. Orme se montre également très sensible au cadre de la vie quotidienne : les lieux de l'instruction sont repérés – demeures urbaines, locaux scolaires dans les portes de ville –, les principes de l'aménagement des salles de classe étudiés dans le cas des collèges, ainsi que les horaires, le contenu des cours et les dates des vacances. L'auteur observe une diversification de l'enseignement : professionnel, au XIV^e siècle surtout, ouvrant sur des carrières dans le notariat ou la comptabilité, mondain également, avec même, au XV^e siècle, des « écoles de *gentlemen* », enseignant le chant, la danse et les jeux nobles... Il s'essaie à un

panorama de la vie scolaire à travers les à-côtés de l'instruction, par exemple les punitions ou encore les insultes échangées entre élèves, au vocabulaire riche en allusions aux excréments d'animaux variés... Pas plus que l'amabilité, la démocratie ne règne entre les élèves dont les plus riches se font servir par les écoliers pauvres. La vie des écoliers se repère encore à travers leurs chansons, les modèles de phrases à recopier, qui les montrent soucieux de se tenir informés des malheurs du temps (la peste, la bataille d'Azincourt) et avides de gloire : « Nul homme en France n'est plus fort que moi », dit l'un d'eux...

Peu d'historiens ont, comme N. Orme, relevé le défi d'opérer, sur un tel sujet, la synthèse d'informations éparpillées dans des sources aussi multiples. Mais l'Angleterre s'avère un conservatoire exceptionnel de la vie scolaire, et le pari peut être ainsi tenu. Le cas anglais, qui présente des caractères propres, notamment la disparition des monastères et donc de leurs écoles dans les années 1530, soit près de 5 000 places en moins dans le paysage scolaire, est d'un particulier intérêt. *Medieval schools*, qui vient compléter parfaitement les travaux de Pierre Riché, toujours d'actualité, et combler un manque pour le début des temps modernes, ouvre des pistes nombreuses aussi bien dans le cadre de l'histoire sociale que pour celle de l'éducation.

DANIÈLE ALEXANDRE-BIDON

Rosamond McKitterick

History and memory in the Carolingian world
Cambridge, Cambridge University Press,
2004, 337 p.

L'ouvrage de Rosamond McKitterick prolonge et élargit ses précédentes études consacrées à la place de la culture écrite (*literacy*) dans la société du haut Moyen Âge, en s'interrogeant sur la construction, l'utilisation et la perception de la mémoire historique à l'époque carolingienne. L'auteur a rassemblé autour du thème de l'histoire et de la mémoire plusieurs articles et chapitres d'ouvrages publiés dans des revues et des recueils. Il en résulte un ensemble quelque peu composite, mais dont